

Richard Allen Landes. — *Relies, Apocalypse and the Deceits of History. Ademar of Chabannes, 989-1034*. Cambridge, Harvard Univers. Pr., 1995 (Harvard Hist. Stud., 117)

Georges Pon

Citer ce document / Cite this document :

Pon Georges. Richard Allen Landes. — *Relies, Apocalypse and the Deceits of History. Ademar of Chabannes, 989-1034*. Cambridge, Harvard Univers. Pr., 1995 (Harvard Hist. Stud., 117). In: Cahiers de civilisation médiévale, 40e année (n°158), Avril-juin 1997. pp. 192-196;

https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1997_num_40_158_2684_t1_0192_0000_3

Fichier pdf généré le 25/03/2019

tion du texte à un réemploi. La mesure dans laquelle le texte porte de telles marques dépend de l'individualité de son auteur, mais leur présence dans le texte n'est que le prolongement normal et naturel de la présence, obligatoire et concrète, du récitant-narrateur dans la confrontation avec le public d'auditeurs. Même si un texte ne contient aucune « intervention du narrateur », celui-ci est présent sous la forme du diseur, sans lequel il n'y aurait pas de performance. Celle-ci suppose une situation de communication permanente entre récitant et public, situation entretenue par des moyens divers, verbaux et non-verbaux. La « voix du narrateur » (« The Narrator's Voice ») peut être un élément important dans le maintien du circuit. Une bonne partie des « pointless digressions that blunt the effect » (p. 97) relèvent de ce que Roman Jakobson appelait la fonction phatique du langage : vérification de la permanence et du fonctionnement du circuit de la communication. Certaines interventions considérées comme maladroitement à la lecture, peuvent être prises en charge par des procédés verbaux : rapidité et rythme du débit, intonation, inflexion de la voix, ou non-verbaux : pauses dans le débit, mimique, gestuelle. Une affirmation concernant un élément peu pertinent du récit (comme p. ex. *Joulet* 291-5) peut avoir pour but de créer une atmosphère de complicité entre le récitant et son auditoire. Bref, je me demande quelles auraient été les appréciations de N. L., s'il avait choisi d'intituler son livre « Listening to Fabliaux » au lieu de « Reading Fabliaux ».

En conclusion : un livre stimulant, tant par son approche que par ses analyses et ses commentaires.

Willem NOOMEN.

Richard Allen LANDES. — *Relics, Apocalypse and the Deceits of History. Ademar of Chabannes, 989-1034*. Cambridge [Mass.] / Londres, Harvard Univers. Pr., 1995, XII-404 pp., 14 ill. (Harvard Hist. Stud., 117).

Richard Landes avait soutenu en 1984 une thèse de doctorat intitulée : *The Making of a Medieval Historian. Ademar de Chabannes and the Aquitaine at the Turn of the Millennium*. Quelques privilégiés avaient pu se procurer la reproduction de cet ouvrage distribué par U.M.I. Dissertation

Information Service. D'autres, sans doute plus nombreux, connaissaient les recherches passionnées et passionnantes de Richard Landes sur la paix de Dieu, les hérésies, les peurs et les espoirs de l'an Mil, à travers de nombreuses publications parues ces dix dernières années des deux côtés de l'Atlantique. Voici enfin le livre attendu sur Adémar : un beau livre intelligent et vivant, d'une érudition à la fois méticuleuse et chaleureuse, qui sait explorer quand il le faut ce que Colingwood appelait la face cachée de la lune. R. Landes y retrace la vie et analyse la production d'Adémar jusqu'à sa disparition à Jérusalem, en 1034, alors que la thèse s'arrêtait vers 1025, à la veille de la rédaction de l'*Historia* (1025-1029), bien avant l'engagement d'Adémar dans la campagne pour l'apostolicité de saint Martial en 1028 et le terrible choc — la contestation publique à Limoges de l'apostolicité le 3 août 1029 par un Lombard, Benoît de Cluse — qui a fait basculer la vie tranquille du moine de Saint-Cybard d'Angoulême dans la solitude, le désarroi et le mensonge des années 1029-1033.

Richard Landes rend un hommage mérité à Louis Saltet, professeur à l'Institut catholique de Toulouse qui, le premier, a reconnu, et vivement dénoncé la « mythomanie » de la lettre circulaire et des sermons d'Adémar, dans une série d'articles publiés dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* entre 1925 et 1931 mais peu connus des générations qui ont suivi, du moins en France — l'auteur de ce compte rendu, qui a pourtant beaucoup fréquenté Adémar de Chabannes, doit avouer, à sa grande honte, qu'il n'a lu les travaux de L. Saltet que depuis quelques années. Mais L. Saltet n'avait étudié que les dernières productions d'Adémar alors que l'ouvrage de R. Landes s'intéresse aux œuvres complètes d'Adémar. Comment en est-il arrivé là ? Comment un esprit aussi bien formé et orné, l'auteur de l'*Historia*, le raisonnable Adémar, qu'on oppose souvent au fantasque et peu sûr Raoul Glaber — une « tête froide » écrivait Edmond-René Labande — a-t-il pu se laisser aller à fabriquer des lettres de saint Martial apôtre ou du pape Jean XIX ? Tel est le sujet de ce livre : comprendre la personnalité profonde d'Adémar dans son milieu, dans son temps, dans sa génération, cette génération du millénaire que R. Landes connaît si intimement.

Il est assez étonnant que personne à Paris, à Limoges, ou à Poitiers n'ait eu l'idée d'exploiter à fond l'extraordinaire collection personnelle de

manuscrits qu'Adémar a réussi à sortir de Saint-Cybard d'Angoulême, pour les mettre en sûreté à Saint-Martial de Limoges avant de partir pour son dernier voyage : le pèlerinage à Jérusalem.

Sans doute connaissait-on depuis Léopold Delisle la richesse exceptionnelle des manuscrits autographes d'Adémar de Chabannes (« one of the earliest large collections of autographs from any civilization », écrit R. Landes). Danielle Gaborit-Chopin avait étudié les remarquables dessins du moine d'Angoulême et Daniel Callahan attiré l'attention des érudits sur ses sermons, dont beaucoup restent inédits, mais personne n'avait ouvert l'ensemble du dossier. Les éditions sont incomplètes, médiocres ou réductrices, et il faut aller examiner de près une collection aujourd'hui assez dispersée pour retrouver la main d'Adémar sur des Tables pascales ou saisir à travers les annotations et corrections marginales le travail de l'historien ou du faussaire et les méandres d'une pensée. R. Landes, pourtant si impatient, a eu cette patience. Spécialiste de la période, il a une connaissance approfondie de la bibliographie du sujet. On pourra cependant lui reprocher quelques erreurs de détail et regretter qu'il tienne pour définitivement acquis le modèle de la mutation de l'an Mil proposé par Georges Duby, puis trop facilement accepté, et même durci, par toute une génération d'historiens. Sans doute Richard Landes n'ignore-t-il pas, puisqu'il cite un des articles de Dominique Barthélemy, les rudes combats menés par ce redoutable joueur mais il ne prend pas assez au sérieux les critiques du héraut de la « vieille école » positiviste et le défenseur du changement dans la continuité. Je laisserai de côté ce débat, puisque D. Barthélemy s'est lui-même chargé, dans un article récent des *Cahiers de civilisation médiévale* (« La paix de Dieu dans son contexte », 40, 1997, p. 3-35), de repartir une nouvelle fois à l'assaut de la forteresse mutationniste.

Le livre de Richard Landes est très solidement construit en quatre grandes parties : la première étudie l'Aquitaine au tournant de l'an Mil. Le climat social et politique est rapidement évoqué dans le chapitre II, trop rapidement même pour des lecteurs peu familiers de l'histoire de l'Ouest de la France. L'A. s'attarde davantage sur le climat religieux marqué par l'essor et, dans une certaine mesure, la mutation du culte des reliques, les vagues successives de la paix de Dieu et tous ces mouvements de *revival*, qui remuent en profondeur la société à la fin du x^e s. et au

début du xi^e s., dynamisant les nobles, les masses paysannes (le terme anglais de *commoners* pour désigner les non-nobles paraît un peu anachronique à un lecteur français et rappelle F. Guizot et A. Thierry), les clercs et les moines. C'est dans cette atmosphère d'enthousiasme populaire qu'est élaborée la première version de la *Vita prolixior*. Elle fait de saint Martial, considéré jusque-là comme un *confessor* du iii^e s. par la plus saine partie des moines, un cousin de saint Pierre, un compagnon du Christ, qui a assisté à la Cène avant d'aller évangéliser la Gaule. Vers 1020, un moine de faible culture, sans doute proche des jeunes gardiens de la basilique royale, met par écrit cette légende : elle répond aux questions et attentes des pèlerins, qui se pressent de plus en plus nombreux aux portes de la basilique royale, comme le montre la cohue de 1018, qui fait plusieurs dizaines de morts selon l'*Historia* d'Adémar. On a là une remarquable analyse du dialogue qui s'instaure entre la culture savante et la culture populaire.

À cette époque, Adémar ne se passionne pas encore pour saint Martial. Il se situerait plutôt du côté des dignitaires de Saint-Martial et du groupe des moines lettrés auquel il appartient par sa formation et par sa parenté : sa mère Hildegarde était la sœur du prévôt de la collégiale du Dorat et deux de ses oncles paternels étaient moines à Saint-Martial. Adémar parle avec fierté dans l'*Historia* du « glorieux doyen Adalbert » et du chantre Roger qui l'ont libéralement accueilli à Limoges.

Dans la deuxième partie de son livre, Richard Landes étudie la jeunesse d'Adémar et la formation d'un « historien monastique » (v. 898-1028). Issu d'un lignage relativement modeste, les Chabannes, possessionnés dans cette « Marche » entre le Poitou et le Limousin dont il est souvent question dans l'*Historia*, il est offert jeune — *a tenerrima pueritia* — à Saint-Cybard d'Angoulême. La famille avait-elle des liens, comme le croyait L. Levillain, avec les descendants de Vulgrin, comtes d'Angoulême ? C'est à Saint-Cybard qu'il a commencé sa carrière monastique, se formant avec toute la souplesse de sa vive intelligence à l'étude de la grammaire : Adémar s'appelle lui-même *grammaticus*, et c'est aussi ce qualificatif que retiendra au milieu du xi^e s. dans une précieuse note biographique un moine de Saint-Martial. Sans doute a-t-il commencé aussi à travailler dans le *scriptorium* et à s'initier au métier de copiste. Mais c'est à Saint-Martial

que le jeune homme dut aller approfondir sa formation — il s'y trouvait en 1010 et c'est à Limoges qu'il eut la célèbre vision nocturne d'un « grand crucifix comme planté dans le ciel, avec suspendue à la croix, l'image du Seigneur pleurant dans un grand fleuve de larmes ». Il est certain que cette vision du Christ souffrant sur la croix frappa beaucoup Adémar mais la nouveauté est moins grande que ne le dit l'A. faute d'avoir consulté l'ouvrage de Marie-Christine Sepière, *L'image d'un Dieu souffrant (IX^e-X^e s.). Aux origines du crucifix* (Paris, 1994). Le Christ souffrant ne date pas de l'an Mil, comme l'écrit Richard Landes.

C'est à Saint-Martial que le jeune moine put approfondir sa connaissance des arts libéraux — dont témoigne le fameux manuscrit de Leyde —, se familiariser avec la musique, la liturgie, s'initier au dessin, à l'astronomie. Sa culture reste traditionnelle avec une « combinaison très carolingienne de théologie augustinienne, de chronologie bédienne et de distraction littéraire ». Rien ou presque qui annonce le futur historien (sauf l'étude du comput) ou fasse pressentir les angoisses apocalyptiques.

De retour à Saint-Cybard vers 1014, Adémar reprend son travail dans la solitude du *scriptorium*, copiant Végèce, Amalaire, des textes patristiques, ascétiques, canoniques et hagiographiques. À la demande du comte d'Angoulême, il rédige une *Vie de saint Amant* pour le monastère de Saint-Amant de Boixe. Déjà peut-être se forme-t-il à l'histoire en copiant le *Liber pontificalis*, la *Vita Karoli* d'Eginhard, et la *Vita Hludowici* de l'Astronome. Mais c'est seulement au cours d'un nouveau séjour à Limoges, daté des environs de 1024, qu'il commença à rassembler les matériaux de son œuvre historique en transcrivant notamment le *Chronicon Aquitanicum*, un texte fondé sur les *Annales Engolismenses*, qu'il avait déjà copié sur un manuscrit de la cathédrale d'Angoulême. À ces Annales régionales, viennent s'ajouter, vers 1024/25, une compilation, venue de Fleury-sur-Loire, qui contenait les *Gesta Francorum*, un bref passage de Frédégaire, les *Annales Laurissenses*. Adémar avait de quoi nourrir les deux premiers livres de son *Historia* et les quinze premiers chapitres du Livre III. Richard Landes entend aussi démontrer qu'Adémar a disposé d'une copie des *Miracula sancti Genulphi* que les spécialistes, jusqu'à présent, croyaient n'être qu'un démarquage de l'*Historia*.

La rédaction de la première version — le texte autographe et incomplet que Chavanon appelait *H* et qu'il vaut mieux dénommer *Alpha* (B.N.F., lat. 6190) — trouve aussi son origine dans l'initiative d'Adémar (ce n'est pas une commande comme pour Raoul Glaber) et dans la personnalité complexe d'Adémar, à la fois repliée sur elle-même (comme en témoigne son autoportrait), et à l'affût de toutes les nouvelles. Peut-être faudrait-il insister davantage sur les relations que le comte d'Angoulême entretenait avec le monde extérieur, notamment par le canal de son seigneur et ami, le duc d'Aquitaine Guillaume : l'information circulait vite et loin en ce début du XI^e s., elle n'atteignait pas seulement Cluny et la Bourgogne mais aussi Poitiers, Limoges et Angoulême. Pas plus que Raoul Glaber, Adémar n'est un historien régionaliste. Son information est également nourrie par des sources orales, plus ou moins fiables, qui circulaient dans les monastères, comme la légende du couronnement de Charles le Chauve à Limoges en 855. Il me semble que R. Landes est trop bon pour son héros et qu'il aurait dû poursuivre la critique des sources et du traitement des sources commencée pour la période carolingienne par John Gillingham.

Comme le montrent les additions d'*Alpha*, Adémar ne cessait de retoucher son texte, de l'enrichir et d'élargir son information (notamment sur l'Orient grâce au grand pèlerinage du comte d'Angoulême Guillaume et de Richard de Saint-Vanne à Jérusalem en 1026-1027). De là viennent deux autres versions plus longues, composées entre 1025 et 1028 : la version *Beta*, connue par une copie du milieu du XI^e s. (B.N.F., lat. 5926, fol. 1-141) faite sans doute à Angoulême, et le texte *Gamma* (B.N.F., lat. 5927, p. 1-262), qu'on a longtemps attribué à un interpolateur de la fin du XII^e s. mais que la recherche a pu restituer à Adémar, grâce à la découverte de fragments écrits de sa main. Cette dernière version, de loin la plus étendue, serait, selon R. Landes, une sorte de compensation par l'écriture des déceptions de carrière du moine de Saint-Cybard, fort dépité d'apprendre en 1027 qu'il ne succéderait pas à l'abbé Richard, mort le 5 janvier de cette même année dans le voyage à Jérusalem et que le comte Guillaume avait remplacé par Amalfred. Mais aucun texte ne prouve qu'Adémar ait désiré l'abbatiate, et la manière dont il présente l'*adventus* du comte dans sa bonne cité d'Angoulême et sa mort

pieuse l'année suivante ne semble pas indiquer qu'Adémar ait pu regretter que le comte lui ait préféré un concurrent. Adémar n'est pas Gerbert, et était-il vraiment nécessaire de transposer dans l'esprit d'un moine du XI^e s. les rêves de promotion qui habitent tant de nos contemporains ? Surtout si ce moine, comme le prétend R. Landes, commence à se laisser gagner dans le manuscrit *Gamma* par les peurs apocalyptiques.

La troisième partie du livre est consacrée à la controverse sur saint Martial. Adémar, d'abord sceptique, s'est fait, surtout à partir de la consécration de la nouvelle basilique de Saint-Martial le 18 novembre 1028, l'« impresario » empressé de l'apostolicité du patron du Limousin : non seulement il confère le titre d'*apostolus* à Martial dans la dernière version *Beta* de l'*Historia*, mais il met toute sa science liturgique au service d'un nouveau culte de Martial, apôtre. R. Landes montre bien tout ce que le projet avait de révolutionnaire, puisqu'il fallait récrire les livres liturgiques et corriger toutes les listes et litanies de saints où Martial figurait, non en tête du peloton, mais parmi les simples confesseurs. Sans doute pouvait-on ainsi plaire aux moines du bourg de Saint-Martial, au vicomte de Limoges et même au duc, peut-être flatté de régner sur le berceau du christianisme gaulois. Mais Adémar, on le sait, s'est heurté à la jalousie des chanoines de la cité et à l'esprit critique d'un Italien de passage à Limoges, Benoît de Cluse, et c'est la terrible humiliation du 3 août 1029 à la cathédrale de Saint-Étienne, suivie de la fuite d'Adémar, qui doit affronter dans son propre monastère de Saint-Cybard les ricanelements de ses adversaires, ces scorpions aux langues de serpents comme il les désigne lui-même. R. Landes reprend de manière souvent originale et neuve l'acte d'accusation dressé jadis par L. Saltet et enrichi par les études de D. Callahan. Il fait un commentaire remarquable et passionnant de la manière dont Adémar a raconté toute cette affaire dans la fameuse lettre encyclique qu'il n'a cessé de corriger sans jamais oser l'envoyer. Car le monde d'Adémar a pour ainsi dire imploré et le moine, encore plus solitaire que dans ses jeunes années, passe son temps à ruminer son humiliation, à s'enfermer dans ses mensonges et à fabriquer de nouveaux faux : faux sermons, faux conciles, fausses lettres. Sans doute travaillait-il pour les générations futures qu'il a réussi à tromper durablement du XI^e au XIX^e s. À moins que cette « mythomanie

historique » ne soit à mettre au compte des passions millénaristes qui auraient troublé son esprit, comme R. Landes en risque l'hypothèse à la fin de son livre.

Ces pages d'érudition sont suivies d'une dernière partie aux ambitions plus vastes puisqu'il s'agit pour R. Landes de situer Adémar dans la « génération du *millenium* ». Il rassemble ici, dans un exposé très dense, des idées qu'il a souvent exposées dans ses publications antérieures. Adémar est l'homme de son temps : il avait quatre ou cinq ans, en 994, au temps du « mal des ardents » qui ravage le Limousin, une dizaine d'années vers l'an mil, vingt ans lors la destruction du Saint-Sépulcre, des calamités de Limoges et de la vision du crucifix. Il a disparu, vers 1033, dans son pèlerinage à Jérusalem, après avoir composé une émouvante prière conservée dans un manuscrit de Saint-Martial (aujourd'hui à Princeton).

Cette génération du *millenium* est marquée par la mutation de l'an Mil qu'il ne faudrait pas réduire à la construction des mottes et à l'assujettissement des paysans par les châtelains ou les bandes chevaleresques. Elle est aussi marquée, et c'est ce qui intéresse le plus R. Landes, par un nouveau dynamisme économique (à mon sens il a commencé avant) et social, et par une sorte de *revival*, dont témoignent le mouvement de la paix de Dieu, l'essor des pèlerinages, de nouvelles formes du culte des reliques et des saints, de grandes constructions d'églises, la naissance de l'antisémitisme, le réveil des hérésies et ces « terribles espoirs de l'an Mil » dont parlait déjà J. Michelet. La modestie du recenseur m'interdit d'aborder ces grandes questions et, renvoyant à l'article de D. Barthélemy pour la discussion de fond, je me contenterai d'aborder ici le cas personnel d'Adémar.

Richard Landes croit que la culture classique et patristique (notamment la lecture de saint Augustin, grand étouffeur du millénarisme) a longtemps occulté dans les préoccupations d'Adémar les angoisses eschatologiques. Elles n'affleurent que discrètement dans l'*Historia* et il faut toute la science des historiens du XX^e s. pour relever certains silences des sources — R. Landes note par ex. qu'Adémar ne fait pas allusion à la pluie de sang qui serait tombée sur les côtes de l'Atlantique —, interpréter les signes dans le ciel ou les décalages chronologiques (p. ex., pour la datation de la destruction du Sépulcre par al-Hakim). C'est l'échec de 1029

qui a libéré Adémar. Dans les sermons de la fin de sa vie, Adémar esquisse une sorte de « théologie populaire » du culte des reliques : Martial est un des vingt-quatre vieillards qui présentera la Gaule au Christ, au jour du Jugement. Mais ces sermons n'ont sans doute jamais été prononcés devant le peuple. Ils sont l'œuvre d'un moine isolé qui ne parle plus qu'à Martial et à Dieu dans l'église abbatiale. En quoi peut-il exprimer les angoisses populaires ?

Richard Landes a eu la bonne idée de fournir aux lecteurs plusieurs appendices précieux (notamment un *corpus* et une description des manuscrits d'Adémar), des illustrations fort bien choisies, une chronologie, en général exacte, et un index d'une remarquable précision. La présentation de l'ouvrage est excellente et je n'ai trouvé que peu d'erreurs dans la transcription des textes latins (p. 176 : *paolo post*) et peu de lacunes dans les références. On peut s'étonner cependant de ne pas trouver dans la bibliographie générale l'article ancien de Roger Bonnaud-Delamare, « Le fondement des institutions de paix au IX^e s. », dans *Mélanges Louis Halphen*, Paris, 1951, p. 19-26, les travaux si importants de D. Iogna-Prat, M. Rouche. Il manque même la collaboration de R. Landes et P. Bonnassie, « Une nouvelle hérésie est née dans le monde », dans *Les sociétés méridionales autour de l'an mil. Répertoire des sources et documents commentés*, Paris, 1992, p. 435-459.

Le livre de Richard Landes n'est pas seulement un ouvrage d'historiographie. Il nous fait pénétrer en profondeur dans la formation, la culture, l'imaginaire et les aberrations d'un homme de l'an Mil, d'un lettré qui n'a ni l'envergure, ni les ambitions de carrière de Gerbert d'Aurillac et qui n'est guère plus sage ni plus fiable que Raoul Glaber, même s'il est moins gyrovague.

Georges PON.

Hermann PAUL, éd. — *Gregorius von Hartmann von Aue*. 14^e éd. rev. par Burghart WACHINGER, Tübingen, Niemeyer, 1992, XXVII-122 pp. (Altdeutsche Textbibliothek, 2).

La première « petite » édition du *Gregorius* de Hartmann von Aue, que Hermann Paul avait confectionnée pour la « Altdeutsche Bibliothek » après avoir publié en 1873 sa « grande édition » critique de cette œuvre, date de 1882. Albert

Leitzmann (à partir de la sixième édition), puis Ludwig Wolff, deux grands noms de l'édition de texte, avaient ensuite pris le relais. La treizième édition, procurée par Burghart Wachinger en 1984, présentait par rapport à sa devancière deux mérites patents : la pondération et la meilleure prise en considération des besoins du lecteur. La variabilité métrique observable dans la tradition manuscrite était mieux respectée, ainsi que la répartition des leçons : tout en considérant lui aussi que A (Bibliothèque Vaticane) est le manuscrit à considérer en priorité, B. Wachinger renonçait à choisir la leçon de A lorsque celle-ci était trop isolée. Par ailleurs, l'introduction se concentrait sur la présentation du travail d'édition proprement dit et regroupait les informations nécessaires en rubriques clairement ordonnées. L'apparat de variantes, au lieu de figurer en bloc à la fin de l'introduction, était mis véritablement à disposition, en bas de page. Il était difficile de faire mieux, dans le genre dépouillé. Dans la quatorzième édition, qui fait l'objet de la présente recension, B. Wachinger s'est donc contenté d'opérer quelques corrections et d'actualiser la bibliographie. En outre, là où les points de contact entre le récit allemand et la source française lui sont apparus frappants, il a ajouté en marge du texte allemand le numéro du vers français correspondant (dans l'édition de Hendrik Bastiaan Sol). Ce système de renvois permet par exemple de mettre rapidement en regard des vers 534/535 du *Gregorius* : *sus buten si sich beide/weinende ûf sinen vuoz*, les vers 323 et 325 de la version A 1 de la *Vie du pape saint Grégoire* : *Andui li sont cheü as piés / (...) / Plore le freres e la suer* (leçon analogue dans B 265, 267).

Ces renvois se situent souvent, surtout dans le premier tiers du texte, à des endroits qui correspondent à des articulations dans le récit de Hartmann, si bien que l'hypothèse d'une adaptation par « mailles » (Jean Fourquet) trouve dans cette édition une sorte de confirmation optique.

La traduction en allemand de la source française par Ingrid Kasten (Munich, 1991 [Klassische Texte des romanischen Mittelalters in zweisprachigen Ausgaben, 29]) est mentionnée. On ajoutera, par esprit de symétrie, que le récit de Hartmann a été traduit en français : *Hartmann von Aue, Gregorius — La Vie de saint Grégoire. Édition du ms A 2*, par Jean-Marc Pastré et